



TARAM BOYLE

**LES PLAISIRS
DE L'INCONNU
TARAM BOYLE**



Marque Éditoriale : Taram Boyle Media

Le texte de ce roman est garanti sans IA
Seules les illustrations ont été générées via
Chat GPT, Gemini, Grok.

Attention, plusieurs scènes peuvent heurter certaines sensibilités.

AVERTISSEMENT : Le lecteur qui est invité à choisir des lectures qui lui conviennent. En lisant ce livre, vous consentez à accepter les éléments matures qui y sont présents. Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux, les organisations et les rebondissements sont les produits de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées, des entreprises existantes, des événements réels, ou fictifs, serait totalement fortuite.

© 2026 Taram Boyle — All rights reserved worldwide — 1^{ère} édition — Juin 2026

Chapitre 1 ~ Descente

Le set de DJ Arim venait de débiter, enflammant instantanément l'atmosphère déjà chauffée à blanc par une foule de fans venus en nombre. La discothèque gay de Montevant connaissait un tel succès, avec sa musique électro, qu'elle refusait du monde tous les soirs.

Jourdan venait faire ses adieux à ce club où il avait rencontré tant de jeunes amants. Un gin-fizz à la main, il se tenait accoudé à la rampe de la mezzanine surplombant la piste de danse et offrant un point de vue exceptionnel. D'ici, il pouvait observer le DJ manipuler sa table de mixage mais aussi lorgner les jeunes gays qui se déhanchaient, torse nu, exhibant, tels des trophées, leurs muscles forgés dans les salles de sport.

Jourdan n'avait rien d'un athlète. Trop souvent, il se laissait séduire par les viennoiseries, les barres chocolatées, les plats préparés et les menus trop gras des fast-foods. Sa silhouette s'en trouvait épaissie et son corps, alourdi.

C'était pourtant un bel homme de vingt-cinq ans dont la force de caractère paraissait évidente. Il était d'ailleurs doté de certains atouts parmi les plus recherchés. Grand brun aux épaules carrées, il possédait un visage aux traits réguliers, mais aux contours légèrement anguleux. Sa force virile était contrebalancée par ses grands yeux bleus en amande, son nez retroussé et ses lèvres charnues, qui lui apportaient une certaine douceur. Ses cheveux bouclés bruns et ses sourcils épais, droits et foncés, achevaient ce portrait de jeune mâle volontaire plutôt atypique. Son petit ventre le complexait et lui faisait perdre toute confiance en son physique. En dehors des applis, quand il s'agissait de draguer, Jourdan devenait gauche et ne trouvait plus ses mots. Son célibat l'angoissait,

car il rêvait d'une relation stable, d'un amour absolu et sincère, inscrit dans la durée, mais il voyait bien que les occasions n'étaient pas si nombreuses. Les gays voulaient des hommes moulés comme les acteurs des films X qui pullulaient sur internet, des gueules d'anges avec des torsos musclés de sportifs, des petits culs fermes sans poils, des queues jamais assez grosses ou longues. L'époque était au porno. Il fallait impressionner à tout prix. On soldait le bien-être et les sentiments contre des centimètres, des performances et de l'endurance, des orgasmes toujours plus puissants, pendant lesquels on pouvait s'oublier le plus longtemps possible.

Pendant près d'un an, n'assumant plus son physique imparfait, Jourdan était tombé accro à la MDMA. D'abord récréative au cours des week-ends, cette drogue était vite devenue sa principale source de distraction. Elle lui permettait de surmonter ses complexes, d'être moins difficile dans le choix de ses partenaires, de se focaliser sur sa seule quête de plaisir.

À présent, avec l'aide d'un médecin et grâce à sa force de caractère, il était enfin parvenu à se sevrer de son addiction. Mais le monde lui paraissait désormais vide, triste, superficiel, sans saveur ni intérêt.

Un jeune homme blond plutôt séduisant s'approcha de lui en souriant :

— Salut Jourdan, tu te souviens de moi ?

L'intéressé le détailla rapidement. Le jeune twink était petit et mince, avec un visage angélique savamment mis en valeur par une coupe de cheveux classique de garçon modèle. Son jean collait à ses fesses bombées et à son sexe qu'on devinait avantageux tandis que son débardeur moulant soulignait sa musculature fine. Cette innocence très étudiée parut immédiatement douteuse :

— On se connaît d'où ?

— Cet été, dans le hammam, tu étais déchaîné. Tu ne te souviens plus ? Je m'appelle Éliott. Tu voulais absolument me prendre, mais... Tu t'es plaint que j'étais trop serré... Enfin, pas prêt pour un tel engin, reprit-il avant de lui lancer un regard malicieux avec un sourire en biais. Maintenant, ça va beaucoup mieux... Je veux dire... Je pourrais l'encaisser sans problème... Ça te dirait de me donner une seconde chance ?

Jourdan lâcha un petit soupir d'exaspération destiné à lui-même :

— Non, je suis vraiment désolé, Éliott, mais c'est du passé, tout ça, rétorqua Jourdan. J'ai décroché. J'étais défoncé et je ne fais plus ce genre de plans.

Un silence s'installa entre les deux hommes et DJ Arim lança un morceau endiablé de Trojino, avec des stroboscopes qui électrisèrent brusquement la piste de danse.

Jourdan scruta évasivement l'effervescence produite sur les clients qui sautaient à pieds joints et criaient d'engouement en reconnaissant cette musique entraînante. Évidemment, il aurait aimé les rejoindre et danser avec eux, mais il ne voulait pas prendre le risque d'être comparé à ces corps superbement minces et musclés.

Alors qu'Éliott venait de disparaître, Rainer s'accouda à son tour à son côté, un whisky à la main.

Jourdan avait rencontré ce grand Allemand blond d'une trentaine d'années, sûr de lui, dans une villa bourgeoise meublée en style Louis XVI. Un bataillon de gays s'était donné rendez-vous là, pour une « touze géante ». Mais outre les emmêlées de bouches, de fessiers et de sexes, Jourdan avait entrevu quelques seringues. Il avait immédiatement préféré se tenir en retrait, car il s'était juré de ne plus jamais toucher à aucune drogue. Dans une pièce à l'écart, il avait également été témoin d'une scène BDSM où un homme écrasait sa cigarette sur les fesses d'un beau jeune homme

d'à peine dix-huit ans. Ce tableau l'avait indigné et il voulait même intervenir, lorsque la victime s'était manifestée par un « Merci, Maître ». Cette déclaration avait fini par le rebuter et il était parti quelques instants plus tard.

Rainer considéra le détachement de Jourdan comme le signe d'une grande rigueur quant à la sélection de ses partenaires. Il voyait en lui l'étoffe d'un futur grand dominateur, un mâle alpha intransigeant et sûr de lui qui forçait le respect :

— Alors ? Tu dragues ? le questionna-t-il en approchant ses lèvres de son oreille.

— Non, j'écoute ce remix de Trojino. J'aime trop les sons électroniques, rétorqua Jourdan, avant de boire une gorgée de son gin-fizz tout en admirant deux jeunes gays torse nu, en mini short, qui ne cessaient de s'embrasser amoureusement en sortant bien la langue pour que tout le monde les voie.

— Et le mec qui te mate depuis tout à l'heure ?

— Quel mec ? questionna Jourdan, très surpris.

— Juste en face, de l'autre côté de la mezzanine ! s'exclama Rainer, comme si c'était une évidence.

Jourdan leva ses yeux bleus vers la partie la moins éclairée de la discothèque. L'inconnu, qui découvrit qu'on le regardait, recula aussitôt pour se fondre dans la foule et disparaître au milieu des anonymes.

— Oh ! Mince, je n'ai rien vu. Il était beau ?

— Je l'ignore, on ne voit pas grand-chose avec ces jeux de lumière...

Rainer l'invita à se retourner. Jourdan posa son verre sur la rampe et suivit son regard sans se méfier.

Le grand Allemand désigna ses amis d'un hochement de menton :

— S'il n'a pas le courage de t'aborder, c'est qu'il n'est pas assez bien pour toi, analysa-t-il avec une moue soupçonneuse.

Face à eux, les deux soumis du mâle alpha attendaient docilement, assis et immobiles, de chaque côté du canapé devant une bouteille de whisky, laissant libre la place centrale. Un jeune homme et une jeune femme du même âge, chacun portant un collier de chien clouté, annonçaient d'emblée leur condition. Savamment dressés, ils n'affichaient aucune expression, comme s'ils n'avaient le droit de s'animer qu'en présence de leur maître. Pour obtenir quelques minutes d'un plaisir surjoué, il leur fallait incarner un rôle délimité, établi à partir d'attitudes, de règles et de désirs décidés d'avance par un maître pas toujours reconnaissant et souvent très égoïste.

Jourdan acquiesça d'un mouvement de front poli pour ne pas le contrarier.

Rainer envisageait la société à travers le prisme du BDSM. Il hiérarchisait les individus par catégories ou fonctions sexuelles, considérant la taille de leur sexe, leur endurance, afin de leur attribuer des rangs, des rôles ou des privilèges, comme si le plaisir forgeait un nouvel ordre mondial.

Jourdan se retourna de nouveau vers la fosse et, la gorge asséchée, il but plusieurs gorgées de son gin-fizz. C'est à ce moment qu'il remarqua que le goût de son cocktail avait changé. Il était désormais beaucoup plus amer et une légère odeur chimique rappelait celle de l'ammoniaque. La lumière d'un projecteur traversa son verre et il distingua avec effroi un dépôt de poudre blanchâtre, comme du sucre, qui stagnait au fond.

Quelqu'un avait discrètement saupoudré de la MDMA dans son gin-fizz. Cela pouvait être n'importe qui. Il s'était attardé autour du bar pour bavarder, son verre à la main. Pendant qu'il discutait avec le blondinet, il l'avait laissé

sans surveillance et Rainer était sans doute capable d'utiliser ce subterfuge pour l'emmener de force dans l'une de ses parties fines. Plusieurs fois, il lui avait proposé de « *déglinguer* » l'un de ses soumis.

Jourdan avait peu mangé et il savait que cela décuplait chez lui les effets de la MDMA. D'ici un bon quart d'heure, il commencerait à ressentir l'euphorie et le besoin d'offrir son affection à tout être vivant alentour. Puis les battements de son cœur s'accéléraient et il récupérerait brusquement une énergie débordante. Ensuite, au moindre contact, à la première occasion, il aurait envie de faire l'amour. Ce scénario, il l'avait maintes fois vécu. Trop, peut-être. Suffisamment pour ne plus vouloir s'y soumettre.

Il lui fallait quitter le Studio 54 au plus vite, car il ne tarderait pas à devenir confus, à ressentir de vives bouffées de chaleur et à éprouver de terribles vertiges.

Il abandonna son verre, longea la mezzanine à la hâte et traversa la horde de clients agglutinés autour du bar :

— Eh ! Jourdan ! cria Éliott en le retenant par l'avant-bras. Tu t'en vas déjà ? Il y a une pièce dans l'entresol, tu ne veux pas venir avec moi ? Pas besoin de capotes, je prends la Prep ! On tire à balles réelles ! Tu peux te lâcher complètement !

— C'est toi qui as mis un prod' dans mon verre ? le questionna-t-il.

— Un produit ? Si j'en avais, tu penses bien que je l'aurais déjà gobé !

Jourdan s'arracha à lui pour rejoindre le vestiaire. Il éprouvait déjà les premiers symptômes de l'ébriété décuplée par la MDMA. Il récupéra son blouson et rejoignit le boulevard où l'air glacé le gifla brusquement, lui rappelant que la chaleur qui l'enveloppait n'était qu'illusoire.

Alors qu'il avançait sur les trottoirs gelés de l'avenue presque déserte, il pestait contre lui-même de ne pas avoir

su éviter ce misérable incident. Il se sentait vulnérable comme il l'avait rarement été.

À mesure que la chaleur le submergeait, il sentait son organisme tout entier qui se repaissait de la précieuse MDMA, substance hautement addictive, dont il avait manqué pendant si longtemps.

La drogue s'insinuait dans ses tissus, dans son sang, dans son système nerveux et dans son cerveau, rappelant en lui les centaines de souvenirs et de sensations qu'il avait mis tant d'énergie à oublier.

Il avait beau lutter contre les effets du produit, il allait bientôt connaître une extase mémorable, accentuée par le manque, après cette longue période d'abstinence.

Il s'apprêtait à commander un Uber lorsque, en parcourant le menu de son smartphone, l'idée lui vint qu'il pourrait tout aussi bien retrouver un jeune passif avec qui passer la nuit.

Mais une terrible nausée s'empara de lui. À aucun prix il ne devait retomber dans l'engrenage des plans cul et de la drogue, l'un devenant vite indissociable de l'autre. Il avait tant lutté pour s'en extraire que la moindre faiblesse menaçait d'anéantir tous ses efforts et de le renvoyer tout en bas de l'échelle du sevrage.

Il continua à marcher rapidement dans la froideur de la nuit urbaine, comme porté par une ivresse dont il tira profit pour avancer. La chaleur de son corps, la plénitude qu'il ressentait, cette euphorie, l'accompagnèrent pendant tout le trajet. C'est ainsi que, sans avoir vu le temps passer, il parcourut la dizaine de kilomètres qui le séparaient de son immeuble. Il neigeait à gros flocons et il aimait le craquement que produisaient ses semelles en écrasant la poudreuse.

Il se retrouva chez lui quelques minutes plus tard, sans comprendre comment il y était parvenu.

Sous la douche, l'eau chaude l'appela aux caresses les plus sensuelles et il s'y prêta longuement, très volontiers. Il jouit à trois reprises, tant par plaisir que pour se délivrer de l'influence de la drogue.

Après plus d'une heure passée sous le jet d'eau fumante, il retrouva enfin son lit, encore étourdi par la MDMA.

Rien n'allait dans sa vie. Non. Vraiment. Rien.

Épuisé et écœuré par la nature humaine, il avala un somnifère et dormit pendant près de douze heures.

Chapitre 2 ~ Les Prédateurs

Dans l'appartement de Jourdan, ses collègues de la banque se demandaient pourquoi ils se retrouvaient réunis lors de cette soirée, au milieu de pièces vides où subsistaient quelques rares meubles et des colonnes de cartons.

Il faisait chaud, malgré les températures négatives qui persistaient dehors depuis plusieurs jours. La sono jouait un set d'Ahmet Kilic si fort que les basses faisaient trembler le sol et les murs.

Tout au fond du salon trônait la grande affiche du film « *The hunger* », avec David Bowie et Catherine Deneuve à ses pieds, en train de se repaître du sang d'une victime. Malgré ce décor dépouillé, les lumières tamisées créaient une atmosphère intime et chaleureuse.

— Tu as trouvé un nouvel appart' et tu ne nous as rien dit ? commença Marion avec qui il travaillait en binôme depuis plus d'un an et qui demeurait intriguée par tous ses mystères.

Accoudée à une haute pile de cartons de déménagement avec un whisky coca, elle se tenait légèrement à l'écart dans une robe agrémentée de strass un peu trop habillée et trop maquillée pour ce genre de soirée.

Marion attendit quelques instants avant de comprendre qu'elle n'obtiendrait pas de réponse.

Baudouin, le directeur de l'agence, chauve, très petit et grassouillet, ne s'intéressait pas beaucoup au motif réel de cette réunion privée. Il s'empressa d'ailleurs de combler le silence avec l'un de ses éternels monologues haineux :

— Les femmes voilées n'ont pas leur place en France, lança-t-il à Vladimir, son chouchou qui faisait sempiternellement mine d'être d'accord avec lui. Si la laïcité ne leur convient pas, qu'elles se tirent en Iran ! Nous

sommes un pays moderne. On en a marre de tous ces inadaptés sociaux ! Non seulement ils ne s'intègrent pas, mais en plus, ils veulent nous imposer leur culture rétrograde. On ne va tout de même pas revenir au Moyen Âge pour eux !

— Pas besoin de remonter si loin, les interrompit Jourdan dont la contrariété se lisait sur le visage. Il paraît que dans les années cinquante, on en voyait plein les rues, des sœurs voilées. Personne ne s'en offusquait. C'est la couleur du voile, ou la forme de la croix, que tu n'aimes pas ? Tu ne serais pas plutôt raciste, ou islamophobe ? Personnellement, elles ne me dérangent pas. Chacun s'habille comme il veut.

Baudouin écarquilla les yeux de stupeur, se sentant visiblement agressé par ce subalterne qui osait remettre en question le bien-fondé de son opinion. Mais ce dernier l'avait invité et il préféra ignorer cette remarque plutôt que de créer un scandale devant les autres salariés de la banque.

Lucie et Barnabé, qui bavardaient tout en regardant la neige tomber imperturbablement sur la rue déjà immaculée, se rapprochèrent, intrigués par ces éclats de voix partiellement couverts par la musique électro :

— Alors, que fête-t-on ? questionna Barnabé, le futur retraité qui comptait les jours avant son départ. Tu es promu chef à la place de Baudouin ? C'est ça, la grande nouvelle ?

Jourdan attendit qu'ils fussent tous autour de lui pour enfin dévoiler l'objet de ce pot inattendu :

— Je démissionne ! expliqua-t-il enfin d'un ton neutre, comme si cette rupture professionnelle était sans importance. Ce métier n'était pas pour moi. Et puis, j'en ai marre de faire croire aux plus pauvres qu'on les aide en les vampirisant à coups de frais bancaires et d'agios, alors que les riches clients ne paient pas un centime.

Baudouin effectua une moue dubitative :

— Elle est facile, celle-là ! On l'entend depuis que les banques existent. En attendant, les pauvres sont bien

contents de trouver les riches pour leur avancer l'argent de leur nouveau smartphone, ou de la voiture grand luxe qu'ils n'ont pas les moyens d'acquérir. On ne va quand même pas leur faire cadeau de tous les caprices qu'ils s'achètent parce qu'ils sont influencés par les pubs !

— Tu as gagné au Loto ? demanda Lucie.

— Tu as déjà envoyé ta lettre de démission ? la coupa Marion qui n'en revenait pas.

— Tu as touché un gros héritage ! suggéra Vladimir.

— Je n'ai pas un sou, mais oui, j'ai envoyé mon courrier une semaine avant Noël, comme ça, j'ai déjà effectué une partie de mon préavis, expliqua enfin Jourdan. C'est un cadeau que je me fais à moi-même. Ils ne vous ont pas encore prévenus, car ils sont en effectif réduit, au siège, en cette période. Clara est en arrêt, comme tous les ans, à Noël. Le temps restant, je le comblerai avec les vacances que je n'ai pas prises. Du coup, me voilà totalement libre et déchargé de toute obligation vis-à-vis de cette banque pourrie qui sera bientôt totalement gérée par IA !

L'assemblée demeura sidérée par ce dénouement. Comment Jourdan pouvait-il se satisfaire de se retrouver volontairement au chômage, à vingt-cinq ans ?

— Tu as trouvé autre chose ? questionna Barnabé.

— Non, rétorqua Jourdan avant de finir son verre d'un trait. Je m'en fiche. Je n'ai même pas cherché.

Toujours aussi détaché, ce dernier se rendit à la cuisine pour extraire des réductions du four. Il eut à peine le temps de les disposer sur un grand plateau rond en inox qu'on sonna à la porte.

C'était Madame Tuberi, sa voisine âgée du rez-de-chaussée qui avait toujours quelque chose à lui reprocher :

— Vous vous croyez en discothèque avec ce « boum boum boum » qui n'en finit plus ? On n'entend même plus notre télévision en dessous ! cria une vieille dame aux

cheveux blancs en brandissant sa canne. Et puis qui est cet homme que vous avez laissé s'installer sous la cage d'escalier ? Vous croyez que ce pays de dégénérés n'est pas suffisamment mal famé, avec tous ces violeurs et ces escrocs ? Et évidemment, encore un Arabe ! Jetez-moi vite ça dehors !

Une voix s'éleva depuis l'étage inférieur :

— C'est bon, je m'en vais, je ne vais pas abuser plus longtemps de votre très grande hospitalité ! dit une voix grave d'un ton dépité.

— J'espère bien ! cria la vieille dame à son intention. Ici, ce n'est pas l'armée du salut ! Allez donc voir au Maghreb si on vous héberge gratuitement ! C'est la meilleure, celle-là !

Sur BFM, on rapportait chaque jour la mort d'un ou plusieurs SDF à cause du froid persistant et c'est la raison pour laquelle Jourdan avait autorisé l'inconnu à s'installer provisoirement dans un recoin des parties communes. Il ignorait que ses voisins pouvaient se montrer si cruels.

Il entendit l'homme rassembler ses effets à la hâte tout en soupirant d'exaspération. Jeter quelqu'un à la rue par une nuit si glacée était criminel.

— Attendez, Monsieur ! l'interpella Jourdan tout en bousculant la septuagénaire pour dévaler l'escalier et le rejoindre.

L'inconnu leva les yeux et Jourdan remarqua avec effroi des larmes sur ses joues et ce spectacle lui brisa le cœur :

— Venez donc vous réchauffer un peu chez moi, lui proposait-il spontanément avec un sourire se voulant avenant. Je peux vous préparer une soupe, vous serez toujours mieux que dehors.

L'homme esquissa un sourire avant de suivre son hôte providentiel.

Jourdan l'accompagna jusqu'à son étage et la vieille dame les observa pénétrer dans l'appartement avec effarement :

— Vous n'avez donc pas peur ? commenta-t-elle en levant les yeux au ciel. Ça pourrait être n'importe qui ! Avec tous les crimes qu'on voit aux actualités !

— On ne doit pas regarder les mêmes chaînes, rétorqua Jourdan avant de lui claquer la porte au nez.

L'homme suivit le locataire dans la cuisine surchauffée où une délicieuse odeur de pâte grillée planait.

Jourdan le dévisagea enfin.

L'inconnu, légèrement plus âgé que lui, avait un visage harmonieux, avec des traits fins, des pommettes saillantes, un nez à l'arête un peu forte, avec une peau dorée au teint uniforme, des cheveux épais foncés et bouclés, des lèvres brunes sensuellement ourlées et bien dessinées. Ses grands yeux noirs brillaient d'une lueur de reconnaissance si touchante que Jourdan préféra ne pas soutenir son regard. Qu'y avait-il de pire que de lire le désespoir mis à nu dans les yeux de quelqu'un qu'on veut aider ?

Sous ses vêtements élimés et crasseux, légèrement trop grands pour lui, on devinait un corps mince qui avait connu la faim ou la privation. Son pantalon de survêtement était sale et son parka déchiré en plusieurs endroits révélait le garnissage synthétique blanc.

— Merci beaucoup, Monsieur, lui dit-il en joignant humblement les mains, comme pour prier. Heureusement qu'il y a encore des gens comme vous, qui font preuve d'empathie et d'humanité.

— Appelez-moi Jourdan, répondit l'intéressé en ouvrant la porte d'un placard pour en extraire un berlingot de soupe aux légumes. Il le déversa aussitôt dans un bol avant de l'enfourner dans le micro-ondes. Installez-vous, ce ne sera pas long.

— Moi, c'est Kallel, poursuivit l'inconnu en s'asseyant à table. Ne vous donnez pas trop de peine pour moi, je ne veux pas vous importuner.

Jourdan établit immédiatement les règles, pour qu'il cesse de le remercier à tout bout de champ :

— Vous pouvez prendre une douche et vous changer. J'ai quelques vêtements que je ne mets plus, mais qui sont propres et en bon état, vous pourrez les garder. Il faut commencer par manger quelque chose, poursuivit-il en sortant le bol fumant pour le lui servir, avant de déposer du fromage, du pain, des fruits et du coca devant lui. On pourrait commencer par se tutoyer...

Marion pénétra dans la cuisine au même instant :

— Tu fais dans le social, maintenant ? le coupa-t-elle dédaigneusement en faisant mine d'être éberluée.

Se sentant humilié par cette remarque, Kallel toisa la jeune femme, prêt à repartir :

— Oh ! Mais je vous dérange, surenchérit-il en se relevant déjà.

— Non, absolument pas, rétorqua son hôte en terminant d'arranger ses réductions chaudes sur son plateau, tout en l'invitant d'un geste à rester à sa place. Marion, tu veux bien aller leur apporter cette bouteille de vin ? lui demanda-t-il, comme pour redistribuer les rôles et lui attribuer une tâche ménagère.

Marion parut légèrement irritée d'être ainsi rembarée, mais elle ne lui en tint pas rigueur, car elle l'appréciait beaucoup :

— Tu vas nous manquer, à l'agence. Comme c'est dommage, poursuivit-elle d'une voix douce. Tu as trouvé un meilleur job, avec un plus haut salaire, de meilleurs collègues, mais tu ne veux pas le leur avouer ?

— Non. Je te l'ai dit, j'arrête tout, répondit-il devant Kallel qui écoutait leur conversation. Pour moi, avec ma

mère placée et mon père absent, tout est parti trop vite, dans une direction que je ne souhaitais pas. J'ai dû m'adapter, m'accrocher aux rochers, en attendant la fin de la tempête et je n'aime pas ce que je suis devenu. C'est mon droit, non ?

— Bien sûr ! Mais je peux te demander où tu déménages, si ce n'est pas indiscret ?

— Je l'ignore.

— Pourtant tous tes cartons sont faits. Avoue plutôt que tu ne veux pas me le dire...

— C'est pour les Emmaüs ! rétorqua-t-il. Ce n'est pas seulement un changement de cap, c'est un retour à zéro. Je ne veux rien garder de mon ancienne vie...

Marion et Kallel échangèrent un regard de stupéfaction, mais le nouveau venu se recentra vite sur son bol de soupe dont le fumet le mit en appétit.

Jourdan retourna dans le salon où Baudouin déblatérait maintenant sur Virginie et ses arrêts maladie :

— Elle est tellement énorme ! Pas étonnant que cette grosse vache se soit rabattue sur les gouines ! lâcha-t-il devant des salariés sidérés qui n'osaient pas le contredire. Quel homme voudrait d'une telle camionneuse ? Tous ces déviants de LGBTQblabla, qui se proclament victimes, me dégoûtent ! Ils ont tous été abusés, violés, maltraités. Pas une émission sans qu'on voie une de ces tarlouzes maquillées à la truelle ! Que des fragiles qui s'empiffrent de médicaments aux frais de la Sécu !

Jourdan le fusilla du regard :

— Virginie est dépressive. Et elle prend un traitement puissant à base de cortisone, la défendit-il. On ne peut pas tous être un connard de blanc raciste insensible pourri de préjugés et homophobe !

Ulcéré, Baudouin écarquilla les yeux :

— Ah ! Je comprends mieux le véritable objet de cette soirée ! s'exclama-t-il. C'est pour régler tes comptes que tu

nous as réunis ? Toi, le minable petit marginal sans ambition, incapable d'évoluer dans la société. Tu en veux à la Terre entière, car tu es frustré de n'être qu'un insignifiant subalterne, tout juste capable d'exécuter les ordres de personnes plus intelligentes que toi !

— Si tu avais le plus petit niveau d'intelligence, nous l'aurions remarqué ! surenchérit Jourdan, en proie à une colère incontrôlable en posant son plateau de réductions si brutalement sur une colonne de cartons qu'elles tombèrent par terre. C'est justement pour ne plus être entouré de crétins comme toi que j'ai démissionné. Sache que, comme Virginie, je suis gay et que je t'emmerde !

Rouge de rage, Baudouin reposa son verre vide :

— Tu dois avoir les mêmes troubles mentaux qu'elle, pour t'emporter subitement ainsi. D'ailleurs cela explique également ta déviance. Tu nous avais bien caché ton jeu, mais la vérité éclate. Tu es de la jaquette !

— Inutile d'être si agressif et de te donner en spectacle, surenchérit Vladimir avec une moue réprobatrice à l'attention de Jourdan. Nous t'avons toujours toléré et regarde comment tu nous remercies. On peut ne pas être d'accord et bavarder raisonnablement, non ? Il est encore temps de présenter tes excuses à Baudouin qui n'a pas tort !

Le visage de Jourdan devint blême :

— Je ne l'ai jamais caché, mais pourquoi ma discrétion est-elle interprétée comme de la honte ? Je vous dois des aveux ou une quelconque déclaration, parce que je suis gay ? Ce n'est pas parce que vous êtes plus nombreux que les hétéros représentent un modèle ou une juste ligne ! Vous êtes juste ordinaires et insignifiants. Vous suivez les traces de vos pères, sans vous poser la moindre question. D'ailleurs, je me souviens de Clément, le gay efféminé, avec qui vous jouiez tous les faux-culs, souriant en face de lui, mais lui refilant toujours volontiers les tâches les plus ingrates, ou les clients les plus merdiques ! Fiche le camp

d'ici, Baudoin, avec ton suce-boules qui a sans doute léché plus de culs dans sa carrière que moi, au cours de toute ma vie !

Jourdan appuya sur l'écran de son smartphone et la musique d'Ahmet Kilic s'interrompt, laissant place à l'écho de la télévision des voisins qui avaient poussé le volume au maximum. Virginie a plus de couilles que vous deux réunis !

Baudoin et Vladimir vidèrent les lieux après un violent claquement de porte. Les autres en firent autant quand ils constatèrent que Jourdan ne leur adressait plus un mot.

Se retrouvant seul, la main encore tremblante d'énervement, l'hôte des lieux débarrassa les verres et les mignardises pour les emporter dans la cuisine.

— Désolé de t'avoir imposé ce coup de sang, s'excusa-t-il devant son réfugié. Je n'imaginai pas que ça finirait ainsi ! Je voulais marquer le coup et faire mes adieux à mes collègues. C'est réussi ! Je ne suis pas près de les revoir.

— Oh ! Mais ne t'excuse pas ! rétorqua Kallel en souriant, j'étais à deux doigts de t'applaudir, mais ça n'aurait pas été très respectueux envers tes invités.

— Il ne fallait pas t'en priver. Du respect, ils n'en ont pour personne.

Jourdan vida le contenu des verres de Vladimir ou Baudoin dans l'évier avant de les jeter à la poubelle, sous le regard interloqué de Kallel :

— Je me respecte trop pour prendre le risque de boire un jour derrière ces personnes, expliqua-t-il avant d'allumer la cuisinière pour y faire chauffer une poêle. Ça te dirait, des steaks avec des légumes ?

L'invité acquiesça d'un hochement de tête.

— Tu vas passer la nuit ici, ajouta Jourdan, un brin autoritaire, tout en contractant les muscles de son dos en fronçant les sourcils. La neige tombe à gros flocons et il fait

un froid de canard. Je sais où j'ai stocké les couvertures. Tu vas t'installer sur le canapé. Il est quasiment neuf et le sommier est confortable.

Tout en lui parlant, Jourdan remarqua le roman replié que lisait Kallel. Il s'en empara machinalement pour en lire silencieusement un passage :

« Je comprends, déclara Abad, avant de poser son livre pour s'agenouiller sur sa housse de couette, à côté de lui, une boule d'amertume gonflant déjà au fond de sa gorge. Je devrais plutôt dire que ça me désole... Parce qu'en vérité, j'ignore comment me comporter avec les gens, depuis mes neuf ans. C'est toujours trop, ou pas assez. J'ai une attitude inappropriée, trop froide ou trop pressante. Je le sais... Mais en réalité, tu n'as rien à craindre de moi, à ce niveau-là... Je suis incapable de bander, si tu veux tout savoir. J'ai vu un médecin et il n'a rien pu faire. C'est psychologique... Tu vois, Mounir ne m'a pas seulement volé mon innocence. Je... Je suis complètement détruit, à l'intérieur. Et le pire, c'est que je n'ai aucune idée de comment je pourrais me sortir de là... »

Il déplia le livre souple pour voir sur la couverture, sous le titre « *Les Amours contre nature* », deux hommes côte à côte.

— Mon père est écrivain, déclara-t-il avant de reposer l'ouvrage à côté du bol et de s'affairer à réchauffer les légumes congelés dans une casserole, en même temps que la viande. C'est un tocard. D'après ma mère, il a passé sa vie à fuir ses responsabilités. Je ne l'ai plus vu depuis mes dix ans. Il n'avait jamais un rond. C'est un artiste dans l'âme, victime de sa passion dévorante. La plume ne nourrit pas son homme, surtout aujourd'hui. Les gens peuvent claquer deux mille balles dans un smartphone, mais vingt euros pour un livre, c'est comme les vampiriser. Mais bon, ça n'a plus tellement d'importance, à présent.

Kallel le détailla méticuleusement.

Alors qu'on aurait pu croire Jourdan encore excessivement énervé, et même à cran, il observait pensivement l'eau qui bouillait autour des légumes encore gelés. Il paraissait détaché et même serein.

— Les gens qui dénigrent les autres ne sont généralement pas très heureux et sont souvent jaloux, lui susurra Kallel. Ton directeur est plutôt à plaindre qu'autre chose.

Jourdan afficha un léger rictus et déposa les steaks sur la poêle avant de les saupoudrer d'un mélange d'épices pour barbecue.

— Ce n'est pas très important, commenta-t-il. Et toi, comment t'en es-tu retrouvé là... Je veux dire, sans endroit où dormir ?

Le regard de Kallel se voila et son sourire timide s'effaça immédiatement.

— Il y a des gens qui ne savent pas choisir les bons arbres ni les meilleures branches. Dès que le vent tourne, ils s'envolent dans la mauvaise direction. J'ignore si je suis un inadapté plutôt qu'un inadaptable. Mais j'ai le don pour me retrouver au milieu d'histoires invraisemblables. J'y laisse toujours des plumes. Quand on n'a plus rien à perdre, il ne nous reste plus que la santé et un peu de dignité. Voilà où j'en suis.

Jourdan servit les deux assiettes et les dressa sur la table avant d'aller mettre un peu de musique et de ramener deux cartons qu'il empila pour s'asseoir face à Kallel. Il servit ensuite un peu de vin :

— On dirait du Zola, ton histoire, commenta-t-il en désignant son roman toujours posé à côté de son assiette. Ce n'est pas parce que mon père avait beaucoup d'imagination que je vais gober n'importe quoi.

Kallel sembla outré par cette remarque insidieuse et il lui lança un regard glacial.

— Pourquoi mentirais-je ? le questionna-t-il, alors que Roosevelt jouait « *Midnight versions* » en fond sonore. Je n'ai pas besoin d'inventer quoi que ce soit. Mes parents se droguaient et me battaient. Ils ont été déçus de leurs droits parentaux. Je suis passé de foyers en familles d'accueil. On m'a abusé ! J'ai vécu l'enfer ! À dix-huit ans, j'ai voulu voler de mes propres ailes avant de me retrouver à la rue. Je me suis essayé à toutes sortes de boulots sans jamais parvenir à en garder un seul... Comme les mecs, d'ailleurs.

Jourdan leva les yeux pour croiser son regard, car il n'aurait jamais soupçonné qu'il soit gay :

— Tu ferais mieux de manger, tant que c'est chaud. Après, je te ferai couler un bon bain. Ça va de détendre et tu dormiras comme un loir.

Kallel lui adressa un sourire reconnaissant. Il coupa son steak et avala plusieurs bouchées de bon cœur. Son appétit faisait si plaisir à voir que Jourdan lui lança un clin d'œil complice :

— Je passe un moment plus agréable seul avec toi qu'avec tous ces faux jetons de la banque.

— Tu connais la réflexologie plantaire ? reprit Kallel. J'ai suivi un stage, il y a quelques années. Ça aussi, ça fait du bien. Je t'offrirai une petite séance, tout à l'heure, avant de dormir.

Les deux hommes terminèrent leur repas et Jourdan se rendit dans sa chambre, à la recherche des sacs contenant une housse de couette et des draps. Il déplaça le canapé et prépara le lit de son invité.

Il prit sa douche, avant de lui faire couler de l'eau et du bain moussant dans la baignoire. Il dénicha également un vieux jean, une chemise blanche épaisse, ainsi qu'un pull en laine bleu marine avec le col en V. Il déposa également un boxer et une paire de chaussettes sur la chaise de la salle de bains.

Lorsqu'il rejoignit Kallel dans la cuisine, ce dernier avait tout débarrassé, lavé la vaisselle avant de la ranger dans les placards. Il avait ramassé les miettes de mignardises tombées dans le salon et nettoyé le plateau.

Tout était impeccable.

— Ton bain est prêt ! l'appela Jourdan d'une voix chantante tout en posant une épaisse serviette éponge et un gant de toilette sur une chaise, satisfait de lui témoigner un peu de considération.

Kallel le rejoignit timidement et commença à se déshabiller avant d'interrompre son strip-tease :

— Ça ne te dérange pas si je ferme la porte ? Je ne suis pas gaulé comme un acteur porno. Si tel était le cas, je ne serais peut-être pas à la rue.

Jourdan acquiesça d'un mouvement du menton doublé d'un sourire compatissant.

— Moi non plus, figure-toi, murmura-t-il pour le rassurer en tapotant son ventre.

Kallel parlait de la taille de son sexe, alors que Jourdan faisait davantage référence à son corps légèrement enveloppé.

Ce dernier se rendit dans sa chambre et s'allongea sur son lit en tee-shirt et en boxer, les chevilles croisées. Il avait emprunté le roman de Kallel et il continua à le lire. Il considéra que cette romance gay était mieux écrite qu'il ne l'aurait soupçonné. Étant fils d'écrivain, Jourdan s'était toujours senti attaché à la lecture, éprouvant l'étrange sentiment de pouvoir juger facilement la qualité d'un récit.

En quelques pages, il savait déterminer si un livre était bon ou mauvais.

Vêtu de ses nouveaux vêtements, Kallel le rejoignit au pied de son lit en souriant. Le smartphone de Jourdan jouait un concerto pour piano de Chopin en fond sonore.

Avec ses cheveux bouclés brillants, sa peau rutilante et le parfum du gel douche qui l'embaumait, il était désormais beaucoup plus séduisant et rien n'indiquait plus dans quel dénuement il se trouvait :

— Je vais être jaloux, commenta Jourdan en reposant le livre. Mes fringues te vont mieux qu'à moi qui suis trop gros !

Kallel se contenta de lui sourire avec un semblant de fierté retrouvée et il s'assit au bout du lit.

— Tu es très bien comme tu es, crois-moi.

Sans ajouter un mot, il attrapa l'un de ses pieds et commença à le masser doucement.

Jourdan se montra coopératif. Le contact était agréable, les manipulations assurées et effectivement relaxantes. Il laissa sa tête retomber sur l'oreiller et ferma les yeux pour savourer ce massage inattendu :

— Hum ! Tu t'y prends bien, mais tu sais que tu n'as pas à faire quoi que ce soit pour moi. Tu ne me dois rien.

— Oui, je te masse sans arrière-pensées. Ça fait simplement partie des petits plaisirs que j'aime partager. Je vois bien que tu es quelqu'un de généreux, avec beaucoup d'empathie...

— Merci, c'est gentil...

— Mais tu es peut-être un peu trop exigeant avec toi-même. Tu as du mal à supporter l'injustice et la cruauté du monde actuel, poursuivit pensivement Kallel d'un ton égal.

— Oh ! Mais ton analyse va loin ! Serais-tu une sorte de médium ?

— Non, je suis seulement très observateur. Nous sommes tous les deux désespérés, mais pas pour les mêmes raisons, continua-t-il. Tu renies ta vie matérielle, alors que moi j'ai tant de mal à m'accrocher à quelque chose de concret qui me permette de subvenir à mes besoins.

— Je ne suis pas désespéré, mais désabusé, ce qui est encore pire, nuança Jourdan. Je n'attends plus rien de personne. J'en ai assez des rencontres où on te pose sempiternellement les mêmes questions, avec la sensation de revivre toujours la même scène. Dans ma tête, j'ai l'impression d'avoir cent ans et que j'en ai déjà trop vu. Tout me pèse et je n'en peux plus.

— C'est pour ça que tu te débarrasses des films que tu collectionnes ? J'ai vu les cartons, dans le couloir. Certains de tes DVD sont encore sous cellophane. Quel dommage !

Kallel continua à malaxer sa voûte plantaire, comme s'il le tenait prisonnier par les pieds et qu'il était obligé de lui répondre.

— Ça, c'est mon affaire ! surenchérit Jourdan. D'ailleurs, je les connais presque tous par cœur. Je voulais les conserver de façon matérielle, car tout ce qu'on aime finit par disparaître un jour.

— Je reconnais que c'est vrai, surtout quand ce sont des êtres chers qui disparaissent et qu'on n'y est pas préparé. Ça crée des désastres, acquiesça pensivement Kallel.

— Comme je le disais tout à l'heure, je suis fils unique et je n'ai jamais réellement pu compter sur mes parents...

— Exactement comme moi... J'aime autant être honnête. Tout à l'heure, alors que tu prenais ta douche et que je débarrassais la cuisine, je suis tombé sur une liasse de courriers tombée entre des cartons. Je ne voulais pas fouiller, mais en déposant ces lettres sur ton bureau, j'ai vu ton testament bien en évidence, sur le clavier de ton ordinateur. Cela ne me regarde pas, mais qui laisse ses dernières volontés, à vingt-cinq ans, après avoir préparé tous ses cartons ? C'est ça le déménagement auquel tu te prépares ? Un départ pour le pays d'où l'on ne revient jamais ?

Jourdan tourna la tête et plaqua ses mains sur ses oreilles, comme s'il ne pouvait pas en entendre davantage. Il donna

un brusque coup de pied dans la main de Kallel pour mettre fin au massage et il laissa sa rage éclater :

— Tu as raison, cela ne te regarde pas ! lâcha-t-il sèchement en relevant la tête, les dents serrées, tous les muscles de son corps brusquement crispés. Pour qui te prends-tu, à juger mes choix ? Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu ferais mieux de prendre ton destin en main. J'ai parfaitement le droit de trouver ma vie vaine et dérisoire, d'en avoir ma claque de côtoyer des tas d'insignifiants qui font mine d'être heureux, alors qu'ils se font encore plus chier que moi ! Je n'ai pas demandé à être ici ! J'ai le droit de partir comme j'en ai envie ! On euthanasie des chiens pour moins que ça ! Merde !

Vexé, Kallel se releva doucement tout en l'observant d'un air désolé :

— Je ne suis peut-être pas un exemple, mais chaque jour j'essaie de survivre en espérant que le lendemain sera meilleur. Le courage, c'est de faire face aux épreuves qui jalonnent notre route, pas de se foutre en l'air parce qu'on est incapable de mesurer la chance qu'on a d'être là où on est ! Pardon d'avoir dérangé tes affaires. Je... Je suis sincèrement désolé...

Jourdan n'ajouta aucun commentaire. Il avala un somnifère et s'endormit quelques minutes plus tard.

Le lendemain matin Jourdan se sentit à la fois vaseux et coupable en se remémorant sa dispute avec ses collègues et la remise en place qu'il avait infligée à Kallel.

Depuis qu'il avait décroché des drogues, il se montrait facilement impatient et irritable, refusant la moindre contrariété, l'adversité le plongeant dans des colères monstres.

Il s'habilla rapidement. Il voulait aller chercher des croissants, et se faire pardonner auprès de son nouveau protégé. Il traversa le salon, pensant surprendre Kallel, encore endormi. Mais le canapé-lit était déjà refermé, les draps soigneusement repliés, la place laissée nette et impeccable.

Cet abandon frustra davantage le jeune homme qui avait l'impression de ne plus être capable que de décevoir son entourage.

En se rendant dans la cuisine, il remarqua que la porte d'entrée était mal refermée. Le froid ne s'était pas encore installé à l'intérieur et il en déduisit que Kallel venait tout juste de s'enfuir.

Désireux d'avoir des explications, il se mit aussitôt à sa poursuite, dévalant l'escalier à grandes enjambées.

À l'extérieur, il faisait encore plus froid que la veille. Sur la route et le bas-côté, la neige avait légèrement fondu, avant de se transformer en une couche compacte de glace.

Jourdan examina les trottoirs du regard avant d'apercevoir le bel inconnu qui traversait un carrefour.

— Eh ! Kallel ! Kallel !

Ce dernier se retourna sans prêter attention à un véhicule qui roulait droit vers lui. Malgré la distance et sa faible allure, la voiture ne parvint pas à freiner, car les pneus glissèrent sur la chaussée devenue une patinoire.

Le choc fut terrible, à la fois brutal et sonore.

Kallel vola en l'air, tel un pantin désarticulé, avant de retomber mollement sur la route, sous les yeux effarés de quelques passants qui lorgnèrent Jourdan d'un œil accusateur.

Chapitre 3 ~ Les Roseaux sauvages

Jourdan franchit lentement la forêt de roseaux, ses chaussures à la main, le cœur battant.

Son père lui avait formellement interdit de s'aventurer à proximité des marais et voilà qu'il évoluait seul dans l'eau tiède au fond meuble, sentant la vase s'écraser sous ses pieds d'enfants. Il aimait la sensation que procurait la terre liquide en s'immisçant entre ses orteils, le parfum sauvage de ces étendues d'eau stagnante où le moindre fourré paraissait dissimuler un nouveau mystère.

Il incarnait « Vaillant », le héros d'un livre d'aventure dont il aimait la lecture et cela lui procurait le sentiment grisant que les rêves pouvaient devenir réalité. Il lui suffisait seulement d'y croire pour que le miracle se produise :

— Jourdan ! cria Perrine, depuis la terre ferme. Tu peux revenir, les grands sont partis !

Mais le garçon demeura silencieux.

Prolongeant sa délicieuse solitude au milieu de ce monde sauvage et inconnu qu'il explorait avec bonheur, il observa le ballet des libellules virevoltant sous ce généreux soleil d'été. Il se fichait de passer pour un lâche en ne rejoignant pas les autres.

Ici, caché entre les tiges végétales, il lui semblait que rien ne pouvait l'atteindre. Il sentit cependant ses pieds s'embourber brusquement et il s'enfonça d'une dizaine de centimètres. Il sourit à l'idée de vivre une expérience sensorielle interdite. Il se crut un instant dans des sables mouvants et il allait bientôt disparaître entièrement dans ces eaux insondables :

— Jourdan ! cria de nouveau Perrine. Les voilà ! Ils arrivent ! Viens vite !

Autour de lui, Jourdan devinait la présence de grenouilles, de hérons, de canards, qui trahissaient leur existence à travers des clapotis, des frémissements, des sons qu'on n'entendait nulle part ailleurs.

Perrine, Simon, Piéric et lui, avaient décidé de jouer à cache-cache avec les grands de Loutain. Le pari était inéquitable. Ils possédaient de plus grandes jambes et couraient plus vite qu'eux. Mais les petits se considéraient plus habiles, plus rapides et pouvaient se planquer dans les recoins les plus minuscules.

Les perdants se verraient mis à l'air, c'est-à-dire qu'on leur confisquerait leurs vêtements et qu'ils devraient rentrer chez eux nus, sans expliquer pourquoi ni à cause de qui.

Cette humiliation, c'était bien une idée de grands, mais cela lui était bien égal.

Autour de Jourdan, les roseaux formaient de hautes colonnes beiges qui tressaillaient au rythme d'un vent léger et humide.

Il aperçut enfin Perrine, Simon, Piéric au loin. Perrine paraissait terrorisée avec ses longs cheveux bouclés, ses taches de rousseur, ses grands yeux noirs et son corps fluet dans sa jolie petite robe d'été bleu ciel et elle ne parvenait plus à bouger d'un centimètre. Le visage blafard comme si l'enjeu était sa vie et que les grands allaient la tuer.

— J'arrive ! dit enfin Jourdan en parvenant progressivement à s'extirper de l'eau poisseuse, ses jambes piquant sous l'opération des sédiments séchant déjà sous le soleil.

— Je les ai entendus, chuchota Perrine. Ils ne vont pas tarder. Où va-t-on ?

— Dans la grange, proposa Piéric. Il y a plein de foin. On aura qu'à se coucher dessous. Ils ne nous retrouveront jamais là-bas.

— Mais c'est de la triche ! protesta Simon. On avait dit que cela devait seulement se passer dans le marais.

— Oh ! Toi, tu n'es qu'une poule mouillée ! lui lança Piéric. Tu ne veux jamais prendre de risques. Ils sont les plus forts. Il faut que nous soyons plus rusés !

— Il a raison, reprit Perrine qui retrouvait des couleurs. Ne perdons pas de temps en discutant. J'ai vu le haut des cheveux de l'un des grands passer vers le vieux moulin. Ils ne vont pas tarder à arriver.

Les quatre enfants se précipitèrent à travers les hautes herbes, là où la terre demeurerait spongieuse. Ils rejoignirent cependant assez vite le sentier où ils croisèrent des promeneurs munis de bâtons de marche.

— Bonjour les enfants ! leur lança joyeusement une vieille dame. Vous attrapez des grenouilles ? Vous cherchez des trésors ?

Les intéressés ne répondirent pas, au risque de passer pour des effrontés. Ils ne voulaient pas attirer les grands avec leurs voix perçantes.

Mais ce subterfuge fut inefficace :

— Ils sont sur le sentier ! cria l'un des grands, avant de pousser un cri de guerre terriblement réaliste.

Les quatre aventuriers traversèrent un pré en fleurs, puis une route de campagne. La grange s'approcha à mesure qu'ils couraient à en perdre haleine.

Perrine était la moins rapide et les trois garçons préférèrent ne pas l'attendre et se dissimuler sous les bottes de foin.

Les grands couraient à grandes enjambées derrière elle et l'enfant paniqua. Ne voyant pas ses amis, elle n'hésita pas un instant à gravir l'échelle remontant jusqu'à l'embouchure du silo à grains. Quelqu'un avait laissé la trappe ouverte et elle y vit un coup de chance. Elle se précipita à l'intérieur pour s'y cacher, sans réfléchir au danger qui la guettait.

La pauvre ignorait que le grain agissait comme de véritables sables mouvants. Une fois à l'intérieur, on ne pouvait en sortir que par le bas, en vidant tout le contenu de l'immense citerne.

Comprenant sa terrible erreur, Perrine cria et se débattit jusqu'à ce qu'elle soit totalement ensevelie par les tonnes de céréales.

Puis sa voix se tue. Définitivement.

L'un des plus grands eut la présence d'esprit d'actionner la barre de sécurité. Toute l'orge se déversa sur le sol en quelques minutes.

Le paysan, alerté par les cris des enfants, courut jusqu'à eux, totalement affolé par le drame qui se dessinait sur son exploitation agricole. Il appela la police et les pompiers. Mais il était déjà trop tard.

Jourdan fut traumatisé en apercevant son amie dans sa jolie petite robe bleu ciel, inerte et molle comme une poupée de chiffon, entre les bras de l'un des secouristes.

Ce soir-là, il chercha du réconfort auprès de Charles Pnume, son père qui tenta de lui enseigner que la mort n'était pas une fin.

Jourdan ignorait encore que, son père aussi, il le voyait pour la dernière fois.

Chapitre 4 ~ L'Inconnu du lac

Jourdan avait patienté toute la matinée dans la salle d'attente, feuilletant des magazines et regardant un interminable documentaire animalier sur une télé muette installée en l'air dans un coin de la pièce. Il se sentait responsable de l'accident de Kallel. S'il s'était mieux conduit avec lui, ce dernier ne se serait pas enfui et il n'aurait pas été renversé.

Jourdan avait appelé les secours, ramassé les affaires étalées du SDF au milieu de la rue et était resté agenouillé auprès de lui jusqu'à l'arrivée de l'ambulance.

C'est une heure plus tard qu'il avait rejoint l'hôpital en voiture. On disait Kallel toujours inconscient et on lui faisait subir de nombreux examens.

Le verdict allait tomber et Jourdan, qui avait connu le pire pendant son enfance, savait que la vie ne faisait pas de cadeaux aux imprudents.

— Vous avez une pièce d'identité du patient ? lui demanda l'hôtesse d'accueil qui attendait des renseignements à propos du blessé. Il me faudrait sa carte de Sécurité Sociale et celle de sa mutuelle.

— Oui, bien sûr...

Jourdan fouilla rapidement la besace de Kallel, réalisant que ses quelques effets lui inspiraient pitié.

Trois romans de Jérémy Parker, des vêtements sales et élimés, une boîte de biscuits et un vieux portefeuille ne contenant que trois euros cinquante, la photo d'un vieil homme et une carte d'identité française périmée « *Kallel Melaka, 1m82, né à Alger, demeurant impasse Pier Paolo Pasolini à Marseille.* » Aucune assurance santé, pas de mutuelle, rien.